

Montréal, 10 Janvier 1874.

No. 44.

LE

Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL



MONTREAL

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT

1874

La Fête des Rois.

La fête des Rois, non moins populaire que celle de Noël, a été célébrée cette année à Notre-Dame, avec une solennité et une splendeur sans égale. La Messe du jour, chantée par messieurs les Amateurs et les enfants du chœur de la Paroisse, fut enlevante d'effet. Ces chants orientaux servant le *Désert*, et peignant la marche de la Royale caravane, venue du fond de l'Arabie à Jérusalem, sous la conduite de l'*Etoile*, pour s'y prosterner aux pieds du Roi des Rois, tout cela a été rendu sensible et donné par cette pieuse réunion de Messieurs, avec une ampleur et une majesté dont on ne peut assez ni les louer ni les remercier.

Rien de plus grandiose non plus que les Vêpres du Jour toujours, comme d'ordinaire, en ce beau chant Grégorien qu'il nous est donné d'entendre tous les dimanches de l'année, et dont nous ne pouvons jamais nous lasser.

Encore sur L'Intempérance.

Après les exhortations véhémentes de notre saint Apôtre de la tempérance lesquelles étaient inspirées par la vue des affreux ravages exercés dans nos pays par la passion des boissons, nous croyons que nos lecteurs ne verront pas sans intérêt l'extrait suivant d'un entretien moins énergique sans doute, mais utile néanmoins et tel qu'il peut être présenté sur les suites désastreuses de l'usage immodéré ou de la recherche excessive dans le manger et le boire.

...Si notre corps ne reçoit à certains temps, la nourriture qui lui est nécessaire, bientôt il s'affaiblit, et perd sa vigueur.

Mais pour que cette nourriture puisse entretenir en nous la santé, il faut qu'elle soit prise dans une juste mesure, et que jamais elle ne soit excessive. Car de même que les meilleurs médicaments pris en trop grande quantité servent plutôt à ruiner la santé qu'à la rétablir,

ainsi les aliments les plus sains pris en trop grande abondance, nuisent au corps au lieu de le conserver. Rien de plus avéré que ce proverbe : Le trop est toujours nuisible.

Beaucoup de personnes répètent ces paroles, mais combien les mettent à profit ? Tantôt emportées par un appétit démesuré, elles mangent et boivent avec excès ; tantôt elles se remettent à boire ou à manger quand elles sortent à peine de table ; ou bien elles mangent avec avidité des aliments dont elles savent qu'elles se trouveront mal aussitôt après. Faut-il s'étonner après cela si tant de maladies règnent parmi nous. Sans doute d'autres causes peuvent les produire, mais d'après l'avis des médecins, la plupart des maladies sont la suite de l'intempérance. Celle-ci tue plus le monde disent-ils, que le fer et le plomb. Galien appelé le père de la médecine vécut selon l'histoire, cent et quarante ans, et dans sa longue carrière, presque jamais il n'éprouva ce que c'est que d'être malade, de sorte qu'il s'éteignit plutôt de vieillesse que d'aucune autre cause. Or, quel fut son secret pour conserver si longtemps sa santé et prolonger sa vie ? Uniquement la tempérance, dans le boire et le manger. Ce fut cette vertu morale qui, non moins que ses connaissances profondes le rendirent si célèbre ; et quoique médecin, il ne cessa de vanter la tempérance comme le meilleur moyen pour n'avoir besoin ni de médecin ni de médecine.

Il serait aisé de rapporter d'autres exemples de ce genre, mais on peut se contenter de rappeler tant de milliers de saints personnages qui, malgré la sévérité de leur vie et leur régime austère, sont parvenus à la plus longue vieillesse. On connaît ces vastes et profondes solitudes de la Thébàide, qui furent longtemps la retraite d'une multitude de pieux pénitents. Là vécut un St. Paul ermite, qui atteignit l'âge de cent treize ans, quoique pendant quatre-vingt-dix ans il n'eût bu que de l'eau ni mangé autre chose que quelques racines ou des légumes. Un St. Antoine qui vécut cent cinq ans, n'ayant pour étancher sa soif que l'eau d'une source et pour se nourrir qu'un peu de pain et de sel. Ces deux Saints étaient nés tous deux

de familles riches. De tels exemples prouvent que la sobriété prolonge réellement la vie.

Fixons maintenant nos regards sur ces personnes sensuelles qui pensent impossible de s'abstenir de viande pendant un jour, de se priver parfois d'un déjeuner, d'aller au lit sans être pleinement rassasiées ; considérons ces gourmands qui n'étudient que le secret d'avoir des mets toujours plus savoureux, n'ayant d'autre vertu que de réveiller un appétit déjà mort par la satiété ou de surexciter un goût énervé par la jouissance. Qu'en est-il de ces hommes qui, d'après l'expression énergique de l'apôtre, se sont fait un dieu de leur ventre. Sont-ce là ceux qui peuvent se passer des médecins. Aucuns n'en ont plus besoin, tourmentés qu'ils sont par le vertige, le spasme, la goutte et par tous les genres de maladies. C'est de ceux-là qu'on voit un grand nombre se traîner péniblement, et souvent succomber à la fleur de l'âge. Il est donc vrai que, de même que l'homme sobre prolonge sa vie, ainsi l'homme intempérant l'abrège.

Malgré cela toutefois, et malgré les leçons de l'expérience, ne nous conduisons-nous pas réellement comme des insensés ? Indisposés tout au plus, n'excédons-nous point dans les inventions pour récupérer la santé ? sommes-nous en santé ? Par notre intempérance ne nous livrons-nous pas à de tels excès qu'on dirait volontiers que nous n'aspirons qu'à devenir malades ? Comment expliquer une pareille contradiction dans des créatures qui ont la raison en partage ?

De plus nous sommes responsables devant Dieu de la santé et de la vie. Ces dons si précieux ne nous viennent-ils pas de sa main, aussi bien que ces aliments destinés à entretenir l'une et l'autre ?

Or, sont-ce là des présents que nous puissions détruire à notre gré ? Nullement. Nous ne nous appartenons pas à nous mêmes mais à Dieu seul, à notre souverain maître et créateur. C'est à son service et à sa gloire que nous devons employer la santé, les forces, les facultés que nous possédons.—Et l'intempérance déjà contraire à la

santé, est par conséquent opposée aussi aux desseins et à la volonté de Dieu sur nous.

Mais si, cuvisagée seulement dans ses suites funestes pour le corps, elle est déjà si coupable, combien plus ne le serait elle pas si elle doit tuer l'âme ?

L'intempérance est en opposition directe avec l'esprit du christianisme qui est un esprit de mortification et de pénitence. L'Écriture range ce vice parmi ceux des païens, parmi ces œuvres charnelles qui excluent du royaume des cieux. L'intempérance est comme toute autre inclination déréglée, une mort pour l'âme. Elle le serait, à elle seule et quand même elle ne serait pas accompagnée d'autres dérèglements également funestes. Quels sont ces dérèglements ? L'intempérance affaiblit les facultés de l'esprit. Les hommes livrés aux excès de la bonne chère sont généralement peu capables de réflexion et de pensées sérieuses ? A peine leurs facultés peuvent-elles s'élever à quelque chose de tant soit peu ardu. Leur conversation ne tarde pas à montrer combien leurs connaissances sont bornées et leurs réflexions marquées au coin de la bassesse et de la stupidité.

En second lieu l'intempérance est encore très-funeste relativement à notre caractère. Si l'esprit est obscurci, et pour ainsi dire matérialisé, comment le caractère pourrait-il être noble et élevé, puisque tous deux sont dans une union si étroite ? On peut le remarquer, les hommes qui ont l'habitude de se livrer aux excès, sont ordinairement portés à la colère, à la vengeance ; la moindre chose les met de mauvaise humeur, les irrite et les emporte. Or, est-il possible d'être heureux avec un pareil caractère ? En effet le bonheur ne peut exister là où il n'y a point de contentement, mais où trouver le contentement dans l'homme qui n'a ni calme, ni sérénité de caractère ? Sous ce rapport donc encore l'intempérance est l'ennemi de l'homme, et toujours sera vraie cette parole proverbiale : Que qui veut vivre content doit vivre sobrement.

Enfin le vice de l'intempérance est très-funeste dans

ses suites, par rapport à la vertu. Pour s'en convaincre on n'a qu'à considérer combien il porte à l'impureté, fomenté la paresse, et étouffe le zèle pour le service de Dieu.

Il porte à l'impureté. L'intempérance et la luxure sont unies entr'elles comme la cause et l'effet, en ce sens au moins qu'une intempérance habituelle, est ordinairement accompagnée ou suivie de violentes tentations contre la sainte vertu. Et quand même on serait assez heureux pour triompher de ses attaques, toujours au moins devrait-on reconnaître que c'est à la suite d'excès plus ou moins prononcés qu'on sera assailli de plus de pensées, de désirs ou de mouvements dangereux en ce genre. En cet état de surexcitation, où le tempéramment est tout enflammé, quel homme pourra dire que son cœur n'a pas failli, qu'il n'a pas à se reprocher quelque consentement incapable. Aussi l'impureté est-elle le plus souvent la suite ou le fruit de l'intempérance.

Ce vice fomenté encor la paresse, le goût de l'oisiveté, comme il est chaque jour prouvé par les faits et comme la chose est facile à comprendre. Un corps appesanti par une sève trop abondante et par les vapeurs de la boisson est naturellement lâche, nonchalant ; et par là même il engourdit l'activité de l'esprit. Quand on en est venu à ce point, que d'heures de la journée ne se perdent-elles pas au sommeil ou en d'insignifiantes et stériles rêveries ! Quel dégoût, quelle aversion pour tout travail sérieux ! Incapables de rien de sérieux, on fuit les moindres fatigues, on se plonge dans une complète oisiveté. Or, cette oisiveté produit l'ennui, et quand on s'ennuie, que ne peut-on pas désirer en fait de jouissances, pour se distraire, et pour combler le vide affreux de l'âme ? Alors les passe-temps dangereux préludent de la débauche, et c'est ainsi que l'intempérance croissant sans cesse, entretient de plus en plus l'oisiveté, jusqu'à ce que l'homme descendant enfin au niveau de la brute, en vient à oublier absolument les malheurs immenses qu'il se prépare.

Mais l'intempérance étouffe encore et détruit tout zèle pour le service de Dieu.—Il faut entendre par là les

exercices de piété, comme les prières du matin et du soir, avant et après les repas, certaines lectures de piété, l'assistance à la sainte messe, aux instructions religieuses, la fréquentation des sacrements.—Ces exercices pieux sont des moyens pour nourrir, fortifier notre âme quand elle s'affaiblit dans la pratique du bien. Or ces moyens de salut, qui sont avant tout nécessaires aux pécheurs, l'homme intempérant les néglige ordinairement, à cause de la nonchalance où il est plongé. D'ailleurs ces hommes qui ne vivent que pour satisfaire leurs appétits sont peu propres à ces exercices ; ou si des devoirs extérieurs, si l'habitude ou la bienséance les contraignent à y paraître, leur cœur y prend si peu de part qu'il leur est impossible d'en retirer grand fruit. Or ce défaut dans l'accomplissement de leurs devoirs doit, de toute nécessité, produire une fatale tiédeur dans l'âme, de sorte que perdant complètement le goût des bonnes œuvres, celle-ci tombe dans une sorte de léthargie, d'indifférence mortelle pour tout ce qui regarde son salut, ou le règne de Dieu.

Ces considérations obligent d'avouer que l'intempérance est excessivement funeste à l'âme, à cause des malheureuses suites dont elle est le principe.

Mais, objecteront quelques-uns ; si l'intempérance est si nuisible au corps et à l'âme, pourquoi donc Dieu a-t-il créé un si grand nombre d'aliments d'espèces différentes, et si délicieux au goût ? Quand on est doué d'une sensibilité aussi vive, aussi irritable que l'est celle de l'homme, est-il bien facile de garder une juste mesure ? L'abondance et la variété des aliments servirait donc plutôt à nous rendre la vie pénible et dangereuse que douce et paisible, et les animaux qui n'ont de goût que pour une seule espèce de nourriture sont donc au moins sous ce rapport, plus heureux que nous ?—Tout autre que l'intempérant pourrait-il tenir un pareil langage ? Lorsqu'un grand seigneur donne un splendide repas, qui s'aviserait de le blâmer pour l'avoir fait abondant ? En faisant préparer tant de mets, a-t-il dû vouloir que tous les convives se gorgeassent de tout ce qui viendrait sur la table ? Nulle-

ment.—Ce qu'il a voulu c'est que chaque convive pût choisir ce qui lui conviendrait. Or, si quelqu'un est assez avide, assez peu maître de lui-même, pour vouloir, à tout prix goûter de tout, manger de tout, au point de nuire à sa santé, de quel droit en ferait-on un reproche au maître de la maison ? Et pourquoi donc, lorsque les hommes, qui sont les hôtes de Dieu sur la terre, font des excès dans l'usage des aliments qu'il met à leur disposition, pourquoi, en rejetterait-on la faute sur Dieu ? Quand Dieu nous accorda la raison, n'était-ce pas pour qu'elle nous tint sous son empire ? Et les forces qu'il a données à notre volonté ne sont-elles pas suffisantes, avec le secours de la grâce, pour nous retenir dans le devoir.—D'ailleurs l'expérience journalière montre dans les hommes raisonnables, que c'est la sobriété qui rend les jouissances agréables et qui les fait également profiter et au corps et à l'âme.

Pratiquons cette vertu de l'honnête homme et du chrétien, double trésor de santé pour le corps et pour l'âme : vertu qui, interdisant au riche d'abuser de son superflu et fournissant au pauvre une source abondante de soulagement dans sa misère, sera pour tous le moyen d'augmenter en eux cette faim et cette soif de la justice, béatifiées par le Fils de Dieu et auxquels est promis l'éternel rassasiement du Ciel. Ainsi soit-il.

¹ Math. v. 6.

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

François Fortier ; l'épouse de J.-Bte. Legault dit Deslauriers, veuve Michel Archange Frigon ; l'épouse de Louis Crotoau ; veuve J.-Bte. Endegrave dit Champagne.

Prix du Numéro, un centin.—En vente au Séminaire.